

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



KALSHOVEN Petra Tjitske, 2012, *Crafting the Indian. Knowledge, Desire and Play in Indianist Reenactment*. New York, Oxford, Berghahn Books, 288 p., bibliogr., index (Aurélié Journée)

Avec *Crafting The Indian...*, Petra Tjiske Kalshoven, professeure d'anthropologie à l'Université de Manchester, publie les résultats d'une enquête anthropologique consacrée aux formes contemporaines de l'indianisme (ou de l'indianophilie) en Europe. De par son thème, cette étude divisée en six chapitres s'inscrit dans la continuité de travaux menés par d'autres auteurs, tel Philip J. Deloria ou Olivier Maligne¹.

Kalshoven enrichit le travail de ses prédécesseurs par la période chronologique étudiée, la nature et les lieux de ses terrains d'enquête et, enfin, par sa problématique, mettant en balance « indianisme » et pratique de l'anthropologie.

L'auteure se concentre sur la pluralité des formes de ce mouvement à l'époque contemporaine en Europe. Ses recherches se singularisent par les terrains sur lesquels celles-ci ont été conduites : aux Pays-Bas, en Allemagne et en République tchèque. Plus encore, l'auteure met en évidence, grâce à des entretiens individuels et des sessions d'observation participante, comment la pluralité des modes de fonctionnement et d'organisation des hobbies indianistes (« *Indian hobbyists* », p. 2) tend à re-modéliser les dichotomies conceptuelles usuelles en sciences humaines et sociales (p. 4-5).

Sur le plan sémantique, Kalshoven met un point d'honneur à définir les notions-clés constitutifs du cadre théorique sur lequel se bâtissent les résultats de son analyse, telles que « l'indianisme » (p. 2), bien sûr, ou encore les « *Indian hobbies* » (p. 2 et p. 5). La pratique de l'« *Indian hobbyism* » est décrite en ces termes par l'auteure : « Le hobby indianiste participe de deux centres d'intérêts à la fois différents mais liés : d'une part, un large spectre d'enthousiasme pour les Indiens, et d'autre part, une fascination pour l'Ouest américain historico-mythique du dix-neuvième siècle » (p. 30, notre traduction, comme pour toutes les citations de l'ouvrage). L'« indianisme » est ainsi décrit comme « un exemple controversé de "jouer à" des cultures qui (selon tous les critères conventionnels) proviennent d'ailleurs et appartiennent à quelqu'un d'autre » (p. 2). Kalshoven montre aussi comment ses entretiens individuels ont permis d'observer que l'indianophilie est considérée par ses praticiens comme une activité masculine, relevant plus majoritairement des hommes que des femmes (p. 34).

Kalshoven étudie au sein de cet ouvrage la construction de ce qui constitue selon elle l'épistémologie indianiste, c'est-à-dire les méthodes développées par les indianistes dans l'acquisition de leurs connaissances sur « l'autre » amérindien, ainsi que la façon avec laquelle sont initiés et intégrés de nouveaux membres au sein de ces cercles de « connaisseurs » ou d'« amateurs ». Deux méthodes sont ainsi identifiées, la collecte d'informations (« *the collational*

¹ Si Philip Deloria proposait une immersion dans l'indianophilie développée entre la fin du XVIII^e et le début du XX^e siècle aux États-Unis, Olivier Maligne retraçait quant à lui l'histoire de l'indianophilie française. Voir Deloria (1998) et Maligne (2006).

mode », p. 162) et l'expérience comme traduction (« *the translational mode* », p. 165). L'auteure n'hésite pas à énoncer les limites de ces procédés : « Rassembler est déjà interpréter. Copier ou imiter trahira toujours la signature du copiste, et cela est aussi vrai concernant les efforts des Indianistes » (p. 170).

Elle insiste également sur la dimension cruciale et complexe du « je » et de l'« appropriation » dans l'apprentissage des savoirs, l'accession à la connaissance et la construction identitaire (p. 4). Enfin, les notions d'« amateurs » (p. 125), de « modèle » (p. 145) et d'« authenticité » (p. 181) apparaissent également au cœur de la pratique indianiste. Cette dernière composante est recherchée à travers la pratique de la copie et/ou de l'imitation (p. 170), permettant de distinguer les « *good hobbyists* » des « *carnival clubs* » (p. 181).

En conclusion, fruit d'un regard neuf porté sur une pratique connue des anthropologues mais parfois mise de côté en raison de sa connotation divertissante, cet ouvrage aux nombreuses références bibliographiques semble novateur principalement en raison de sa réflexivité. En ce sens, Kalshoven interroge non seulement les modalités et les enjeux de l'engouement de certains groupes sociaux en Europe pour des pratiques qui ne se résument pas à vivre « à la manière des » représentants des cultures autochtones en Amérique du Nord, mais aussi les passerelles et les rapprochements pouvant être établis entre ces comportements et le rapport à « l'Autre » que peuvent nourrir les anthropologues. L'auteure propose ainsi aux lecteurs de développer une diplopie épistémologique, lui permettant d'enrichir ses connaissances tant sur les acteurs sociaux d'un mouvement bien déterminé que sur la pratique même de l'anthropologie. En fin de compte, cet ouvrage semble davantage s'adresser à des étudiants et chercheurs spécialisés en sciences sociales qu'au grand public.

Références

- DELORIA Philip J., 1998, *Playing Indian*. New Haven, Yale University Press.
- MALIGNE Olivier, 2006, *Les Nouveaux Indiens : une ethnographie du mouvement indianophile*. Québec, Les Presses de l'Université Laval.

Aurélie Journée
Laboratoire d'anthropologie sociale-LAS
École des hautes études en sciences sociales, Paris, France